Analyse de *« Il n’a pas à être meilleur»*

Réflexion pour un 73e anniversaire

Dans sa nouvelle organisation en **couplets, refrain, pont, dernier refrain et outro**, *Il n’a pas à être meilleur* conserve sa nature de méditation en vers libres, mais gagne une architecture plus nettement perceptible. Cette structure, empruntée à la chanson, ne constitue pas un simple habillage musical : elle accompagne le cheminement de la pensée. Les couplets développent successivement le rapport au passé et au futur ; le refrain en condense la philosophie ; le pont déplace la réflexion vers la manière personnelle d’habiter l’âge ; enfin, l’outro transforme cette pensée en un geste concret d’accueil du lendemain.

Couplet 1 — Refuser de compter, choisir de continuer

Le premier couplet installe immédiatement la situation autobiographique :

« Désormais,
j’ai soixante-treize ans. »

Le mot **« Désormais »** marque un seuil. Quelque chose vient de changer, objectivement : un nouvel âge a été atteint. Pourtant, aucune dramatisation ne l’accompagne. La formulation reste nue, presque factuelle.

Le texte introduit ensuite l’image conventionnelle du vieillissement : à cet âge, on pourrait être tenté de **« regarder derrière soi / plus souvent que devant »**. Cette représentation est prolongée par un vocabulaire volontairement comptable :

« Faire les comptes,
additionner les années,
mesurer ce qui reste
à ce qui fut. »

Vieillir pourrait donc se réduire à une opération arithmétique : additionner ce qui a été vécu et soustraire ce qui reste à vivre.

Mais le couplet s’achève précisément sur le refus de cette logique :

« Mais je n’ai pas envie
de compter.

J’ai davantage envie
de continuer. »

L’opposition entre **« compter »** et **« continuer »** constitue déjà l’un des axes majeurs du poème. Le premier verbe enferme la vie dans le bilan ; le second la maintient en mouvement. Dès ce premier couplet, le texte refuse donc de faire de l’âge un point d’arrivée.

Couplet 2 — Reconnaître la générosité du passé

Le deuxième couplet se tourne vers hier, mais sans nostalgie :

« Je ne demande pas à demain
de dépasser hier.

Il n’en a pas besoin. »

Cette affirmation contient déjà la thèse du poème. Le futur n’est pas placé en compétition avec le passé. Il n’a pas à battre un record.

Pourquoi ? Parce que :

« Le passé a été généreux. »

Suit une longue énumération de ce qu’il a donné :

« des visages,
des amours,
des enfants,
des amis »

puis des rencontres qui ont modifié le cours de l’existence.

Le passé est ainsi présenté moins comme une succession d’événements que comme une collection de présences humaines. Le mot **« visages »** ouvre admirablement cette énumération : la mémoire est d’abord peuplée d’êtres.

Mais cette gratitude n’efface pas les blessures :

« des blessures aussi,
bien sûr »

La précision **« bien sûr »** évite toute idéalisation. Une vie riche n’est pas une vie exempte de souffrance.

Plus forte encore est la manière dont ces blessures sont intégrées :

« même elles
ont fini parfois
par devenir
des morceaux de moi. »

Elles ne sont ni glorifiées ni niées. Elles appartiennent simplement, elles aussi, à ce qui a construit l’individu.

Le deuxième couplet accomplit ainsi quelque chose d’essentiel : avant de parler du futur, le locuteur reconnaît pleinement la richesse de ce qui fut.

Refrain — Le cœur philosophique du poème

Après ces deux premiers mouvements apparaît le refrain :

« Il n’a pas à être meilleur.
Qu’il soit vivant.
Qu’il soit humain. »

Sa fonction est capitale. Les couplets développent ; le refrain **condense**.

La première phrase reprend le titre et transforme celui-ci en véritable principe de vie : demain ne doit pas nécessairement être meilleur qu’hier.

Les deux souhaits qui suivent sont d'une simplicité presque radicale :

« Qu'il soit vivant.
Qu'il soit humain. »

Le futur n'est pas prié d'être extraordinaire, glorieux ou spectaculaire. Il lui est seulement demandé de demeurer habitable.

La suite définit ce que signifient concrètement ces deux adjectifs :

« aimer,
rire,
écrire,
m'étonner »

Ces quatre verbes pourraient presque constituer à eux seuls un petit programme d'existence. Ils réunissent le lien aux autres, la joie, la création et la curiosité.

Le refrain se termine par :

« et avoir envie
du lendemain. »

Cette envie est peut-être la véritable mesure de la vitalité dans tout le poème. Tant que le lendemain reste désiré, l'âge n'a pas transformé la vie en simple attente de sa fin.

La répétition ultérieure de ce refrain lui donnera une valeur de plus en plus forte : il revient comme un point fixe auquel la pensée peut se rattacher.

Couplet 3 — Les mots, les souvenirs et le refus de la surenchère

Le troisième couplet revient à ce que le passé a donné, mais se rapproche davantage de l'identité du locuteur :

« Il m'a donné des mots
à écrire,
des mots à offrir,
des mots à reprendre »

L'écriture apparaît ici sous trois formes : création, partage et exigence.

Les mots sont écrits, puis offerts ; mais ils sont aussi **« repris »** lorsqu'ils ne disent pas encore **« exactement »** ce que l'on voulait dire. Cette précision définit en filigrane une véritable poétique : écrire n'est pas simplement produire des mots, mais chercher patiemment le mot juste.

À ces mots viennent s'ajouter :

« des rires,
des colères,
des départs,
des retours »

L'existence est embrassée dans toute sa diversité. Les oppositions — rire et colère, départ et retour — donnent le sentiment d'une vie pleine plutôt que d'une vie uniforme.

Et les souvenirs sont devenus si nombreux que :

« une vie entière
ne suffirait peut-être pas
à tous les revisiter. »

Cette idée inverse une fois encore la perspective habituelle du vieillissement. Le passé n'apparaît pas comme quelque chose d'épuisé, mais comme une richesse presque trop vaste pour être entièrement parcourue.

C'est précisément cette abondance qui permet la question :

« Pourquoi devrait-il
faire mieux ? »

Le futur n'a aucune dette envers le passé. Il n'a rien à prouver.

Couplet 4 — Demander peu, mais demander l'essentiel

Le quatrième couplet répond alors à une question implicite : si demain n'a pas à être meilleur, que lui demander ?

La réponse tient dans une expression très modeste :

« Qu'il soit simplement
assez bon »

Mais cet **« assez »** contient en réalité énormément.

Il signifie :

« des matins que j'attends »,
« des gens que j'aime / et qui restent »,
« des bras à serrer »,
« des voix que je reconnais / avant même / qu'elles disent mon nom ».

Le bonheur demandé au futur est donc essentiellement relationnel. Il réside dans les présences, les gestes, les voix familières.

À celles-ci s'ajoutent la musique et l'écriture :

« des chansons
qui trouvent encore
leur chemin jusqu'au cœur »

et

« des poèmes
qui commencent par une étincelle
et finissent parfois
par prendre des airs. »

Cette dernière image possède une importance particulière dans le texte. Elle dit le trajet de la création : une intuition minuscule, une **étincelle**, devient poème puis, parfois, chanson.

La création n'est donc pas présentée comme une activité accessoire : elle fait partie de ce que le futur doit encore permettre.

Deuxième refrain — Une conviction désormais éprouvée

Lorsque le refrain revient après ce quatrième couplet, les mots sont identiques, mais leur portée a changé.

« Il n'a pas à être meilleur » n'est plus seulement une affirmation posée au début : les couplets précédents viennent désormais de montrer pourquoi.

Et lorsque revient :

« Qu'il soit vivant.
Qu'il soit humain. »

le lecteur sait maintenant de quoi cette vie et cette humanité sont faites : des êtres aimés, des bras, des voix, des chansons, des poèmes et des matins encore désirés.

La répétition ne constitue donc pas une redondance. Elle approfondit la pensée.

Pont — Habiter son âge sans capituler ni le nier

Le pont provoque un déplacement important. Jusqu'ici, le poème opposait principalement passé et avenir. Désormais, il s'interroge sur la manière d'habiter le présent.

Il commence par ce qui constitue peut-être le moteur de tout le texte :

« cette curiosité

qui fait qu'un jour nouveau
n'est jamais tout à fait
un jour de moins,

mais encore
quelque chose à découvrir. »

C'est l'un des passages les plus philosophiques du poème.

Deux conceptions du temps s'y affrontent. Dans la première, chaque jour vécu est un jour retranché au temps qui reste. Dans la seconde, chaque jour nouveau demeure une possibilité supplémentaire de découverte.

Le vieillissement n'est donc pas nié : le jour est effectivement **« un jour de moins »**. Mais il n'est **« jamais tout à fait »** seulement cela. Tant que subsiste la curiosité, le temps continue aussi d'apporter quelque chose.

Le pont revient ensuite explicitement à l'âge :

« À soixante-treize ans,
je ne veux pas
ralentir par principe,

ni courir
pour faire croire
que je suis encore jeune. »

Cette double négation refuse deux attitudes symétriques : la capitulation devant l'âge et sa négation artificielle.

La voie choisie est beaucoup plus simple :

« continuer à avancer
à ma vitesse »

Cette formulation exprime une forme de liberté conquise : ne pas vivre selon ce que l'âge serait censé imposer, mais ne pas davantage singer une jeunesse disparue.

Le locuteur revendique ses **« envies »**, ses **« impatiences »**, ses **« émerveillements »**, ses **« colères »**, et même :

« quelques folies
suffisamment raisonnables
pour rendre la vie intéressante. »

Cette formule souriante empêche la méditation de devenir trop solennelle. La sagesse revendiquée n'est pas celle de l'immobilité. Elle garde une place pour l'imprévu, l'excès mesuré et le plaisir.

Dernier refrain — De la formule au bilan de vie

Le dernier refrain commence comme les précédents :

« Il n'a pas à être meilleur.
Qu'il soit vivant.
Qu'il soit humain. »

Mais il s'enrichit ensuite d'un développement nouveau :

« Si le temps à venir
peut être aussi riche
que le temps révolu,

alors il aura déjà
accompli quelque chose
d'extraordinaire. »

Le mot **« aussi »** est décisif.

Le poème ne réclame jamais **plus**. Il souhaite seulement une richesse comparable. Et c'est précisément cette absence de surenchère qui donne au mot **« extraordinaire »** tout son poids.

L'extraordinaire ne serait pas que demain dépasse hier, mais simplement qu'il continue d'offrir une vie suffisamment pleine pour demeurer désirée.

Lorsque les trois vers reviennent une dernière fois —

« Il n’a pas à être meilleur.
Qu’il soit vivant.
Qu’il soit humain. »

— ils ont désormais valeur de conclusion philosophique.

Tout le poème pourrait presque tenir dans cette triple formule.

Outro — Ouvrir la porte au lendemain

L’outro quitte finalement le raisonnement pour entrer dans l’image.

Le futur abstrait devient soudain :

« un nouveau matin »

qui vient :

« frapper à ma porte ».

Cette personnification donne au texte sa scène finale.

Le locuteur pourrait demander au lendemain :

« Qu’as-tu de mieux
à m’offrir ? »

Mais précisément, il ne le fera pas.

Toute la philosophie développée auparavant interdit désormais cette question, puisque le futur n’est pas sommé de faire ses preuves.

À la place vient un geste :

« Je lui ouvrirai simplement. »

Le mot **« simplement »** résume admirablement la disponibilité acquise au terme du texte. Pas d’exigence, pas de défi, pas de contrat passé avec l’avenir : seulement une porte ouverte.

Et les derniers vers :

« Entre.
On a encore des choses à faire. »

achèvent le poème sur une formule à la fois familière, chaleureuse et profondément dynamique.

Le **« on »** est particulièrement beau. Il associe presque le locuteur et le lendemain dans une entreprise commune. Le futur n’est plus une menace ni un juge : il devient un partenaire.

Surtout, le texte ne se termine pas sur ce qui a été fait, mais sur **« des choses à faire »**.

Ainsi, un poème né d’un anniversaire et donc susceptible de devenir un bilan s’achève exactement à l’opposé d’un bilan définitif : sur un commencement.

Une structure qui épouse le mouvement de la pensée

La nouvelle organisation du texte renforce donc considérablement son architecture.

Les **couplets 1 et 2** posent le rapport à l'âge et au passé.
Le **premier refrain** formule la philosophie essentielle du texte.
Les **couplets 3 et 4** précisent ce qui a donné sa richesse à la vie et ce que l'on souhaite encore recevoir d'elle.
Le **deuxième refrain** confirme cette philosophie après l'avoir incarnée.
Le **pont** déplace la réflexion vers la manière personnelle de vivre ses soixante-treize ans.
Le **dernier refrain** élève la pensée à sa formulation la plus complète.
Enfin, l'**outro** transforme toute cette méditation en un geste très simple : ouvrir la porte.

Cette structure de chanson n'affaiblit donc nullement le caractère poétique du texte. Au contraire, elle lui offre une respiration supplémentaire. Les refrains deviennent des points d'ancrage, le pont constitue un véritable pivot et l'outro donne une incarnation concrète à tout ce qui précède.

Il n'a pas à être meilleur ne dit ni que l'avenir sera forcément beau ni qu'il faut oublier que le temps passe. Il affirme quelque chose de plus modeste et peut-être de plus profond : **un lendemain n'a pas besoin d'être supérieur à hier pour mériter qu'on lui ouvre la porte.**

À soixante-treize ans, il ne s'agit donc ni de recommencer la vie ni de la considérer comme achevée.

Il reste simplement à lui dire :

« Entre.
On a encore des choses à faire. »
